Chapitre 1

Yamapuram, État du Tamil Nadu, Inde du Sud.

C'est l'un des premiers jours de ma vie ; je n'ai pas encore de nom. Ma mère me donne le sein dans la cour, à l'ombre du manguier. Ses bras se crispent autour de moi. Ma tante vient de sortir de la maison ; elle fouille la cour des yeux, les paupières plissées sous le soleil cru du printemps.

Ma mère implore en pensée la déesse du Foyer : « Durga, ne la laisse pas s'approcher ! »

Mais la grande femme sèche se dirige déjà vers nous. Sans se donner la peine de s'accroupir, elle crie à sa belle-sœur :

– Femme de Meyyan !

Ces mots sonnent avec dédain. Ma tante, exprès, n'appelle jamais ma mère « petite sœur », comme c'est l'usage.

– Femme de Meyyan, qu'est-ce que tu es en train de faire ?

Elle siffle entre ses dents :

– Tu sais pourtant qu'il faut la laisser mourir de faim, cette merde que tu nous as pondue !

Ainsi dressée et frémissante, elle a tout du cobra qui attaque. Dayita, ma mère, ne bouge pas plus qu'une proie hypnotisée. Vingt fois par jour, l'épouse du frère aîné la pousse ainsi à se débarrasser de moi, sa fille. Vingt fois par jour, elle distille son venin.

Ma mère se garde bien de répliquer. Elle reste immobile. Mais elle n'est hypnotisée qu'en apparence. Elle me lave. Elle me nourrit. Plus encore. Dès que la maîtresse de la maison est hors de vue, ma mère masse mon petit corps à l'huile de coco sur ses jambes allongées. Elle me chante des berceuses de sa voix d'or. La méchanceté, si haineuse soit-elle, n'a pas le pouvoir de tuer.

Crache, crache ton venin, tante cobra. Répète tes médisances à qui veut les entendre, à propos de Dayita, ma mère :

– Voyez-vous ça, cette fille du Nord à la peau claire, trop jolie et trop éduquée pour nous. Ah mais, quant à sa dot, nous n'en avons pas vu la couleur ! Si vous voulez mon avis, sa famille a dû être bien contente de trouver un idiot comme Meyyan pour l'en débarrasser.

Ma tante ne décolère pas. Elle n'aurait jamais cru que le jeune frère de son mari puisse trouver une femme. En tant que fils cadet, sans situation, aucune famille de notre village ne lui aurait accordé sa fille.

Quand ma mère est tombée enceinte, ma tante n'a plus rien dit. Si j'étais née garçon, elle aurait été obligée de se réjouir, ou au moins de faire semblant. Ma naissance a été une bonne nouvelle pour elle. Le bébé est une fille, du sexe maudit. Ainsi, son propre fils, le dodu Selvin, n'est pas concurrencé.

Il n'y a pas de fête, pour une fille. Tante cobra n'a pas accroché de feuilles de manguier en guirlandes au-dessus

de la porte. Elle n'a pas préparé de festin à distribuer à tous. Et surtout, elle n'a pas eu à subir les félicitations des invités, les chants et les danses en l'honneur d'un fils. Un autre fils que le sien.

Au lieu de cela, elle peut se lamenter avec délice auprès des voisines :

– Avoir une fille, quelle misère ! Qui voudrait engraisser une volaille et, quand elle est à point, la donner au voisin qui vous la mange sous le nez ?

Les voisines renchérissent :

– Une fille est une charge, une fille coûte cher en dot au moment de son mariage. Et encore, bien heureux si on trouve à la marier !

– Enfin, du moins, soupirent-elles à ma tante, vous-même avez reçu la bénédiction d'une descendance mâle…

En entendant évoquer Selvin, ma tante ramène d'un geste vif un pan de son sari sur sa tête pour éloigner le mauvais œil. Il n'y a pas plus superstitieux qu'elle. Elle marmonne, un ton plus bas :

– Oui, loué soit le dieu Shiva, nous avons notre Selvin !

Les voisines se dispersent. En passant près de ma mère, qui balaie ou qui lave, tante cobra me lance un regard meurtrier, à moi, la « chose sans nom », enroulée dans un châle de coton près de sa mère. À présent que sa jeune belle-sœur est en situation d'infériorité, il faudra bien qu'elle sacrifie sa progéniture, et au plus vite. Avant le retour de mon père, qui ignore qu'il en est un.

Chapitre 2

Je ne suis pas le premier bébé fille menacé de mort au village de Yamapuram. D'autres mères avant Dayita ont eu à subir des pressions de la famille pour faire disparaître leur enfant. Bien sûr, personne ne parle de meurtre, ici.

Non, il s'agit seulement de mères maladroites et d'accidents. C'est souvent la même histoire quand une fille naît, ici au village, surtout dans une famille sans garçons. D'abord des pleurs, des gémissements, toute une mise en scène du malheur. Ensuite, la grand-mère, la tante, la sœur, la voisine, ou les quatre à la fois, viennent chuchoter à l'oreille de la mère en larmes. Celle-ci a beau résister, on lui fait honte, on lui dit de se taire et d'obéir, elle, une bonne à rien qui déshonore la famille.

Quelques jours plus tard, c'est l'accident. La mère met du jus de tabac dans le biberon au lieu de lait, ou bien elle laisse le bébé au soleil. Toujours la mère. Quand c'est la mère la responsable, qui parle de meurtre ? Ce n'est même pas un péché, dit-on. Ainsi, plus de fille, plus de honte. La mère n'a qu'à espérer une prochaine grossesse, où un bébé mâle, enfin, lui rendra sa dignité.

Voilà pourquoi, tant que je n'ai pas encore de nom, aucune voisine ne parierait une poignée de lentilles sur mon avenir. Encore quelques jours avant que je m'étouffe dans mon châle de coton. À moins que je tombe du dos de Dayita par un malheureux hasard.

Mais ma mère ne laisse aucune place au hasard. Elle emporte son petit fardeau partout, pour couper du bois, pour se laver au bassin des femmes, et même pour faire ses besoins, tellement elle a peur qu'il m'arrive malheur si elle me quitte des yeux. Heureusement, elle a un allié dans la famille : mon grand-père, le père de Meyyan. Il est doux et bon. Il prend soin de moi, du moins dès que ma tante est hors de la maison. Quand elle est là, il n'ose pas. Il a peur d'elle. Il voudrait protester quand ma tante prive ma mère de nourriture afin de tarir son lait. Mais il sait trop bien ce qu'elle lui répondrait :

– Dites donc, père, vous êtes bien content qu'on vous nourrisse, vous aussi, alors mêlez-vous de vos affaires. Par Shiva ! Avec tout l'argent qu'on dépense pour vous autres, les bouches à nourrir, mon cher mari pourrait se payer une moto. Il n'aurait plus à marcher une heure avant d'atteindre l'arrêt de bus qui mène en ville. Nous pourrions offrir à Selvin le vélo dont il rêve.

Thamayan, le fils aîné de mon grand-père, ne lève pas le petit doigt pour faire taire sa femme et lui apprendre le respect dû à son père. Depuis qu'il est marié, il a pris quinze kilos, ce qui n'a pas vivifié son tempérament. Il est heureux de vivre sous la coupe de ma tante. Il n'a à prendre aucune décision, sinon celle de savoir s'il ira d'abord au temple et ensuite à l'épicerie acheter du tabac à chiquer, ou le contraire.